

Libération



LA DANSE DU VENTRE AGRANDIT LE CERCLE

Du Titien à Oscar Wilde, Salomé et ses voiles fascinèrent des générations de peintres et d'auteurs dramatiques qui firent de sa parade devant Hérodé, une danse de pouvoir et de mort. Le Hollywood des années trente mit le mythe à la mode strass et pimenta ses superproductions d'héroïnes bibliques se déhanchant sur fond de Babylone. Le malentendu, certes, perdure: la danse du ventre est encore classée sexe et parodie par les amateurs d'orientalisme de pacotille. Mais un autre mouvement se dessine, révélé par l'arrivée du raï en France au milieu des années 80 et celle d'une génération d'enfants de Maghrébins libérée du joug familial et des pressions assimilationnistes. Tout l'été, de la Vendée au Languedoc, les boîtes de nuit ont martelé le hit de Cheb Khaled, «Didi», et l'on a vu fièvreusement et maladroitement onduler ces filles et garçons de la France profonde qui ignoraient tout jusqu'alors du rythme de la derbouka. Car l'engouement ne touche pas que ceux dont les racines culturelles plongent en Orient. Il ne se limite pas non plus à un divertissement nocturne: dans les cours et les stages, ils sont de plus en plus nombreux à s'initier sérieusement à la «danse orientale», glissement sémantique qui dit bien que l'on met désormais, dans cette danse venue de la nuit des temps, autant de cœur que de ventre.

Khaled au top 50

Aux États-Unis, les cours de danse accueilleraient trois millions d'Américaines, séduites par une sensualité un tantinet plus raffinée que celle des gymnases. En France, la danse orientale a percé il y a moins d'une dizaine d'années, et plus confidentiellement. «La France est même en retard par rapport à l'Allemagne ou la Grande-Bretagne, note la danseuse Leïla Haddad, retard révélateur de l'histoire complexe que ce pays entretient avec la culture arabe.» La présence de Khaled au top 50 et l'humeur orientaliste des couturiers ont sans doute été le déclencheur de cette nouvelle passion. Les milieux maghrébins, eux, s'amuse à comparer cette mode, qui surgit moins de deux ans après la guerre du Golfe, au fantastique succès du «Moustapha ya Moustapha» de Dario Moreno à la fin de la guerre d'Algérie. Quoi qu'il en soit, du studio de danse du Marais à Paris où enseigne Leïla Haddad au local d'association, de nouveaux adeptes surgissent, femmes surtout, conquises par cette danse qui donne ce port de tête que la romancière Colette avait admiré chez une danseuse rencontrée en Algérie: «Son regard s'en alla, franchissant nos têtes, chargé d'une gravité et d'un mépris souverains, rejoindre, au loin, le désert invisible (1).»

«Vous êtes des reines», a coutume de dire Leïla à ses élèves. Frous-frous de jupes longues et colorées, cliquetis des bracelets et foulard noué aux hanches: l'ambiance de son cours est une préparation à la fête. Il y a là Claire, une infirmière de 25 ans, Francine qui fait des bijoux, mais aussi Yvonne, une Égyptienne de 76 ans. Toutes origines sociales et culturelles confondues, des grosses, des maigres, des jeunes et des

plus vieilles. Soudain majestueuses quand retentissent les premières notes de musique, concentrées sur chaque partie de leur corps quand il s'agit d'exécuter un mouvement difficile comme «le pas du chameau» ou bien cette vibration magique du bas du corps dont une grande Américaine à lunettes a apparemment percé le secret. «C'est une danse de joie et de plaisir, dit Leïla, qui permet de se réconcilier avec son corps. Mais c'est une danse difficile à apprendre, pas seulement du point de vue technique. Il faut savoir entrer dans la sensualité de la musique. J'essaie aussi de transmettre ce rapport entre femmes, entre différentes générations de femmes, que j'ai connu dans mon enfance en Tunisie.»

Retour à la tradition? Ce n'est pas le problème: «C'est bon pour le corps et pour l'âme», assure simplement Claudine. Anne, qui a fait 17 ans de danse classique, est heureuse de pouvoir réveiller ce ventre et ces fesses qu'on lui a toujours appris à rentrer: «On vit dans une société où les femmes doivent être des mecs, réussir. Faire de la danse orientale, c'est retrouver sa féminité.» Une féminité conviviale. Ça rigole beaucoup pendant les cours. Et la mamie égyptienne dira que désormais elle n'a plus «le trac» quand elle va danser avec des amis.

Marie-Laure COLSON